

Les enveloppes blanches.

Par Cédric JEAN- JACQUES.

C'était la veille de Noël. Un homme se trouvait dans un appartement en face du magasin. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et aperçu que la femme qu'il avait étranglé juste avant avait les yeux grands ouverts. Triste sort pour cette personne. Bref, son nom était aussi dans l'enveloppe blanche. Aujourd'hui, c'était une pierre deux coups. L'homme détourna les yeux. Sur le lit, le fusil qu'il avait avec lui brillait à la lumière du jour. Dehors, les gens allaient et venaient en pensant à leur petite vie. Il prit le fusil, respira un bon coup et s'approcha de la fenêtre. L'homme regarda dans la lunette de visée. Dans son viseur, deux femmes discutaient en marchant. L'une d'elle portait un superbe manteau noir approprié à la saison. Il ne savait pas lire sur les lèvres, mais à voir leur expression sur leur visage le réveillon de Noël s'annonçait très bien. L'autre femme tenait la main d'un petit garçon. Elle était visiblement plus grande que la femme en manteau noir. Ce n'était pas elle la cible, mais celle au magnifique manteau noir. C'était sa description et son nom était dans l'enveloppe blanche.

La fenêtre était à peine ouverte, juste assez pour laisser dépasser le bout du canon. L'homme prit une profonde inspiration. Il pressa légèrement la queue de détente jusqu'à ce que celui-ci se bloque. Retenant sa respiration pour éviter un mauvais tir. Il n'hésita pas une seule seconde et pressa la queue de détente. « Bang » ! Le son avait retenti à travers toute la pièce. Dehors, les gens s'étaient accroupis. Certains marchaient vite en essayant de trouver un endroit où se cacher. L'homme, l'œil toujours sur la lunette, vu la femme s'écrouler par terre. Il ne resta pas un instant de plus. Il se mit debout et se dirigea vers la porte. Il s'arrêta un instant et imagina la chevelure de la victime devenir poisseuse. Une rivière de sang lui coulait de sa tempe droite et s'échappait en avançant comme un serpent sur le sol. Dans son esprit, il voyait la femme au manteau noir allongée sur le sol, ne respirant plus. Il déposa le fusil sur le sol et partit calmement en refermant la porte derrière lui.

Il fait sombre dans cette pièce, vous ne trouvez pas ? J'aime bien l'obscurité, ça rend mon travail plus agréable. Vous voulez une cigarette ? Non, vous avez raison, c'est de la cochonnerie. Pas très causant dites-moi. Enfin, ça va me permettre de vous raconter une histoire en toute tranquillité. Généralement, je fais mon travail et je me tire. Mais là, j'ai envie de parler :

Aujourd'hui, je n'ai plus rien. J'avais une femme, un enfant et une maison. Je vivais avec eux des jours comme chacun aime vivre. Parfois, j'emmenais Alice et Thomas faire des ballades en forêt. Thomas aimait bien la forêt. C'était un petit garçon épanoui qui aimait la nature. J'étais marié avec Alice depuis 10 ans et on s'apprêtait à fêter notre onzième année de mariage. Alice était une belle jeune femme aux yeux d'un vert éclatant. Elle était brune et de taille moyenne. Elle voulait avoir un autre enfant, car elle avait toujours aimé avoir deux enfants. Elle voulait une fille.

Un jour, je suis rentré du travail. C'était un vendredi et je finissais toujours plus tôt le vendredi. J'ai trié le courrier que j'avais prit en passant dans la boîte aux lettres. Des factures : téléphone, assurance de la voiture. Et c'est en regardant les journaux publicitaires que la fameuse enveloppe est tombée. Elle était blanche. Pas de nom, pas d'adresse et pas d'expéditeur. J'ai hésité à l'ouvrir, puis, je me suis dit qu'Alice m'avait glissé un petit mot. Elle aimait bien faire ça. J'ai ouvert l'enveloppe et je suis resté sans voix. Il y avait un terrible message écrit avec des lettres de journaux :

**VOUS DEVEZ ELIMINER LE PREMIER MINISTRE
ET CELA DANS LES QUARANTE HUIT HEURES.**

SI CE N'EST PAS FAIT. VOUS N'EXISTEREZ PLUS.

Aucune signature, pas un nom, rien. Je dois vous avouer que ça ma foutu les jetons. J'ai commencé à paniquer. J'avais les jambes tremblantes. On me demandait de tuer quelqu'un. Je n'avais envie de tuer personne et encore moins un Premier ministre. Je me suis précipité vers la fenêtre et j'ai regardé dehors. Il n'y avait personne de suspect. Mme Masson plantait ses fleurs. Des enfants jouaient dans l'allée, mais personne qui n'aurait put déposer cette lettre. Qui m'en voulait ? Je n'avais rien fait. Je travaillais dans une agence de voyage, alors je ne vois pas le mal.

Le soir Alice m'a demandée ce qui me tracassait. J'avais un peu de mal à rester concentrer sur ce que je faisais. Il est vrai que faire l'amour en pensant à un message qui vous demande de tuer quelqu'un, il y a de quoi être déconcentré.

Je vais bien, disais-je.

Tu en es sûr, tu m'as l'air perturbé.

Non, je suis juste un peu fatigué.

J'ai eu du mal à m'endormir cette nuit là et la lettre hantait mon esprit. J'avais fait d'étranges rêves : ma femme ne m'aimait plus, mon fils était devenu un délinquant.

Alice et Thomas étaient déjà dans la cuisine. Alice avait mit un jeans et un t-shirt. Thomas était toujours en pyjama.

Bonjour mon chéri, a dit Alice. Tu as bien dormi.

Bonjour, ai-je dit. J'ai fait de drôles de rêves, mais ça va.

J'ai embrassé Alice et posé mon regard sur Thomas. Il me faisait un grand sourire. Il était mignon avec sa bouche barbouillée de pâte à tartiner.

Et toi bonhomme, ça va ?

Oui papa, me répondit-il. J'ai rêvé que j'étais un magicien.

Un magicien ? Ouah !

Et j'avais de grand pouvoir.

C'était un super gosse. Comme tous les samedis on allait à la piscine, puis on se faisait un cinéma. Le dimanche, je regardais la télévision et faisait des jeux avec Thomas pendant que ma femme faisait de la broderie.

Lundi matin, c'est le réveil qui m'a levé. Chose rare, puisque je me réveillais toujours avant la sonnerie. J'étais de nouveau perturbé par cette lettre. J'avais presque réussi à l'oublier durant le week-end et maintenant je repensais à elle. Maintenant que j'y pense, j'aurais du prendre cette menace au sérieux. Bref, j'ai avalé un café et je suis parti travailler. La journée c'était très bien déroulée dans l'ensemble. J'ai repensé une ou deux fois à l'ultimatum mais sans plus. Le soir, je suis rentré chez moi. J'ai sorti mes clés pour regarder dans la boîte aux lettres et c'est là que tout a basculé. Ma clé ne marchait pas. La serrure avait l'air plus petite que d'habitude. Alice l'avait sans doute changée en oubliant de me le signaler. Mais j'ai pensé qu'elle n'aurait pas pu l'oublier, elle était trop consciencieuse. Je me suis dirigé vers la porte d'entrée. Juste devant, il y avait une enveloppe blanche. Exactement la même que j'avais reçu le vendredi. Je l'ai ouvert. Il y avait marqué :

VOUS N'EXISTEZ PLUS.

C'était le même procédé. Les lettres avaient été découpées dans un journal et collées sur du papier blanc. Pas de nom, pas d'adresse et nom d'expéditeur néant. J'ai pris la clé de la porte d'entrée et j'ai essayé de la rentrer dans la serrure. Elle ne voulait pas rentrer, tout comme celle de la boîte aux lettres. Cette serrure aussi avait été changée. J'ai sonné à la porte pour qu'Alice puisse venir m'ouvrir. J'ai entendu des pas se dirigeant vers la porte et j'ai entendu le verrou s'ouvrir.

Ce n'était pas Alice qui avait ouvert. C'était un homme qui était bien plus grand que moi. J'aurais parié sur un basketteur professionnel. Il était noir et avait de grands yeux. Ses sourcils épais rendaient ses yeux plus sombres. Il avait aussi de grandes mains.

Qui êtes-vous ? Demandais-je. Et qu'est que vous faites chez moi, bon dieu ?

Vous, qui êtes-vous ? M'a répondu l'homme. Et je suis chez moi, ici !

Son regard se faisait légèrement menaçant.

Je m'appelle Pascal Fontaine et j'habite ici.

Je trouve cette plaisanterie de mauvais goût, M. Fontaine.

Je ne plaisante pas, je vous assure que j'habite ici.

Je ne comprenais pas. Le matin même j'avais bu mon café dans cette maison et j'étais sorti par cette porte.

Je vais vous montrer mes papiers, dis-je d'un ton assuré. Vous verrez que je ne vous mens pas.

J'ai fouillé dans la poche intérieure de ma veste, la où je mets habituellement mes papiers. Il n'y avait rien, on me les avait volé. A quel moment m'avait-on prit mes papiers ? J'avais ma veste sur moi, mais je n'ai rien vu.

Ecoutez M. Fontaine, dit l'homme. Je ne sais pas à quoi vous jouez, mais j'habite ici depuis 2 ans avec ma compagne. Et je...

Ce matin encore j'ai pris mon petit déjeuner, ici. Alice dormait encore quand je suis parti. Je ne vous crois pas

Alice ?

Oui, ma femme.

L'homme a tourné le regard dans la maison et a crié le nom d'Alice. J'ai entendu des petits pas et la porte s'est ouverte un peu plus. Ce n'était pas mon Alice. Cette femme était blonde et avait un sourire à gagner un concours de beauté selon moi. Elle était belle, mais ce n'était pas mon Alice.

Non, dis-je comme si j'avais pris un coup sur la tête. Non, ce n'est pas ma femme.

Qu'est ce qu'il y a Charles ? Demanda la femme à son mari.

Voilà M. Fontaine, répondit Charles. Il croit qu'il habite ici.

Nous sommes ici depuis 2 ans, monsieur. Je ne sais pas quoi vous dire.

La femme me regarda d'un air peiné. Elle avait l'air désolé pour moi.

Ecoutez, me dit cette femme. Les anciens propriétaires ont eu des difficultés, je crois. Il y avait bien un M. Fontaine avant, mais il à eu un accident de voiture et sa femme est parti avec son fils.

Laissez-moi entrer, dis-je en essayant de forcer le passage.

L'homme m'a repoussé et m'a flanqué par terre.

Ecoutez M. Fontaine, me dit-il en me jetant un regard noir. Je ne sais pas à quel jeu vous jouez mais si vous ne partez pas d'ici vite fait, j'appelle la police !

D'accord, d'accord !

Je me suis relevé et me suis dirigé vers ma voiture.

Ne revenez plus ici M. Fontaine, me cria Charles.

Derrière moi, j'ai entendu la porte se refermer avec violence. Je ne suis jamais revenu. J'ai dormi dans la voiture cette nuit là et cette histoire m'a tracassé toute la nuit. Il faisait assez froid, j'avais les pieds gelés et j'avais du mal à me réchauffer.

Le jour suivant, je suis allé à la banque et à l'agence de télécom. Rien. A croire qu'ils s'étaient tous donnés le mot. J'avais eu droit à la même chanson. J'étais mort dans un accident de voiture, Bla Bla Bla. Je n'existais plus. Je n'avais plus rien. Plus de compte en banque, plus de carte de crédit, plus de femme et plus d'enfant. J'étais devenu un fantôme. En l'espace de quarante-huit heures, j'avais disparu. J'avais encore un billet et quelques pièces dans ma poche. Je suis allé dans un bar en ville et j'ai commandé un café. La serveuse me l'a apporté et m'a dit qu'une personne avait déposé une enveloppe pour moi.

Qui est-ce qui l'a apportée ?

Je ne sais pas très bien, me répondit la serveuse. Je n'ai pas eu le temps de voir son visage. Il a dit qu'il était votre ami. Vous allez bien ?

Oui, ça va aller.

J'avais menti comme si je voulais cacher une bêtise que j'avais faite. J'ai pris l'enveloppe dans la main de la serveuse et je l'ai regardé un bon moment avant de l'ouvrir. Enveloppe blanche, toujours le même scénario. Le message disait :

NOUS AVONS ETE CAPABLES DE PRENDRE VOTRE VIE,
NOUS SOMMES AUSSI CAPABLES DE VOUS LA RENDRE.
Rendez-vous AU PARC, PRES DE L'ECOLE PRIMAIRE

Je n'ai pas bu mon café. J'ai payé la consommation et je suis parti en direction du parc. A cette heure là, il était désert. Il y avait un banc avec une enveloppe blanche dessus. Je l'ai ouverte et j'ai lu :

NOUS VOUS RENDRONS VOTRE VIE, POUR CELA VOUS DEVEZ ELIMINER
LE MINISTRE DES AFFAIRES ETRANGERES BRITANNIQUES. IL VIENT
AUJOURD'HUI A PARIS POUR UN REPAS D'AFFAIRE.

Qui était ces gens ? Des terroristes, des révolutionnaires ou une organisation. Je ne le savais pas. Et je ne le sais toujours pas. En revanche, je sais qu'ils sont bien organisés. C'est pour ça que je penche plutôt pour une organisation. J'ai eu un autre rendez-vous avec mes instructions. Si je voulais récupérer ma vie, je n'avais pas le choix. Je devais tuer le Ministre des affaires étrangères. Tout était réglé au millimètre près. L'heure, l'endroit, le nombre de garde du corps. C'était simple. Viser et tirer. J'étais effrayé. Je me suis rendu là où ils voulaient. Un bâtiment en face d'un restaurant. Le fusil était là, posé près de l'une de ces enveloppes que je commençais à détester sincèrement. Sur l'enveloppe il y avait écrit :

TUER LE MINISTRE ET LAISSER LE FUSIL
SUR PLACE, NE FAITES RIEN D'AUTRE
ET TOUT SE PASSERA BIEN.

J'ai pris le fusil. Il était déjà chargé, prêt à l'emploi. A ce moment là j'ai pensé à Alice et à Thomas. Mon index tremblait sur la gâchette et ma respiration était forte. J'ai mis mon œil en face du viseur et j'ai vu ma cible. Il parlait avec le président.

Il faisait de petit geste de la main comme s'il expliquait quelque chose d'important. Je me suis épongé le front car je transpirais. J'avais chaud, pourtant la nuit était fraîche. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai attendu de voir le Ministre prendre une bouchée de viande pour tirer. La détonation a retenti dans la nuit et le Ministre s'est écroulé. La balle a sifflé dans la nuit en traversant la vitre et s'est logée dans la tête du pauvre homme. Je voyais les hommes en costume noir se mettre autour de lui mais il était trop tard. Certains gardes mettaient le président en lieu sûr. J'ai laissé le fusil sur place et me suis enfui. J'ai pu imaginer le sang couler de la boîte crânienne du Ministre et se déverser sur la table. Je voyais les gardes du corps avec leur oreillette et leur bouche qui remuaient dans tous les sens. On en a parlé aux infos après ça, la police n'a jamais pu trouver l'arme du crime. Le fusil avait disparu. Aucune trace suspecte. C'est ce que j'appelle du bon travail !

Je me suis toujours dit que je devais aller voir la police et tout leur expliquer. Mais je finirai en prison. Alors que là, je suis libre et j'ai assez d'argent pour vivre. Cela fait cinq ans maintenant que je fais ça. J'en ai presque fait mon métier. Je ne sais pas comment ils font, je ne les ai jamais vus. J'ai tenté le coup une ou deux fois mais sans succès. C'est peut-être mieux comme ça. Je m'absente de chez moi et quand je rentre, elle m'attend. Elle est posée sur le sol et me jette un regard mielleux. Sa blancheur me glace le sang et me tire parfois un

petit sourire sournois. Il y a toujours 20.000 euros à coté de chaque enveloppe blanche. Le compte est toujours bon, je ne prends même plus la peine de vérifier. Je prends une bière au réfrigérateur, je prends l'enveloppe et le paquet de billets sur le sol, et je vais m'asseoir sur mon canapé. J'ouvre l'enveloppe et je lis. C'est toujours écrit avec des lettres de papier journal. Et ça commence toujours de la même façon :

VOTRE VIE VOUS SERA RENDUE

Ma vie me sera rendue. Je trouve cela drôle chaque fois que je lis ce petit bout de phrase. J'ai envie de leur dire que c'est ça ma vie, maintenant. Je tue des gens. Des docteurs, des personnes qui selon eux ont des activités douteuses, même des gens ordinaires. Je ne sais pas pourquoi et je ne veux pas le savoir. Tout ce que je sais, c'est qu'il me suffit de viser, de tirer et de partir en laissant tout derrière moi. Le reste, ce n'est pas mon problème. J'aurais peut-être pu éviter ce qui est en train de vous arriver si j'avais fait ce que l'on m'avait dit de faire la première fois que j'ai reçu la première enveloppe. Il y a cinq ans, On m'a sans doute drogué ou quelque chose comme ça. Peut-être même que j'ai été enlevé par des extraterrestres ou des forces de la nature, allez savoir. En tout cas, ils ont bien fait leur boulot.

Avant j'avais un nom, Pascal Fontaine. Aujourd'hui je sais que je n'existe pas ou du moins, je n'existe plus. Et vous pouvez me croire quand je vous dis que je n'ai plus rien à perdre, et que je n'hésite pas à exécuter le message de ces enveloppes blanches. Pour moi, vous êtes mort lorsque j'ai reçu cette enveloppe. Vous avez sans doute fait quelque chose de mal pour que vous soyez dans cette position actuellement. A dire vrai, je m'en fou un peu. Je ne sais pas ce que vous avez fait, M. Dan et je ne veux pas le savoir. Je vais vous tuer, mais surtout ne m'en veuillez pas. Vous ne devez vous en prendre qu'à vous-même.

« BANG ! »

M. Dan, l'homme à genoux, s'écroula sur le sol, une balle avait traversé sa tête. Pascal Fontaine sortit de l'ombre. Sa cigarette laissait échapper une légère fumée. Il déposa le magnum 44 qu'il avait dans la main près du corps et s'en alla. Il referma soigneusement la porte de l'appartement en imaginant le sang sortir de la tête de M. Dan et venir caresser l'objet qui avait eu raison de lui.

J'aime ce que je fais et j'éprouve un réel plaisir à satisfaire ceux qui m'envoient ces enveloppes blanches. Vous ne devez pas avoir pitié de moi, car moi je n'en aurai aucune pour vous. Je ne juge pas les gens, je les exécute. Je ne me pose jamais de question, alors sachez que je me fiche totalement de vous et de votre vie. Car un jour, votre nom pourrait bien se trouver dans l'une de ces enveloppes.

FIN